

*VOYAGE D'ERMENONVILLE,
du 30 Juillet 1780, à M. le Comte DE
CASSINI, Directeur de l'Observatoire
Royal, de l'Académie des Sciences.*

LE voici, mon cher & aimable Comte, ce Voyage d'Ermenonville, que je vous ai promis. Pourquoi ne vous en êtes vous point chargé vous-même ? Sous votre plume ç'eût été le joli pendant du voyage de Bachaumont & de Chapelle : il eût mieux valu sans doute, car vous pensez en ayant l'air de badiner ; & nos deux Voyageurs ne savent guères que rimer avec aisance & plaisanter. Vous avez cru qu'un Historien, qu'un Romancier comme moi pourroit marier au trait de l'Observateur, les charmes d'un pinceau romanesque ; je crains fort que votre attente ne soit trompée. Ici la fiction m'est interdite, une grande galerie de tableaux s'offre à mes yeux. C'est l'ouvrage de la Nature. Eh ! quelle main hardie ! quel autre que Rubens peut dire *je vais rendre la Nature !* Vous n'aurez de moi que des efforts, une esquisse. Un plus grand maître vous donnera peut-être le tableau. Celui qui osera l'entreprendre doit avoir les talens réunis du Titien & de l'Albane, de Tenières & de Vateau. Oh ! si j'étois assis sous le même chêne où seroit assis ce grand Peintre, je lui dirois : fais vivre dans tes magnifiques tableaux l'ordonnateur de ce beau séjour ; représente-le sous les attributs d'un Voyageur, d'un Agronome, d'un Peintre, d'un Poète, d'un Historien, d'un Philosophe, d'un homme sensible. Il est tout cela. Il emprunta des Anglois l'idée de rapprocher, de peindre la Nature & de produire de grands effets dans un

espace très-borné. Il préfère à ces hautes allées tirées au cordeau, où le ciseau émonde sans cesse des rameaux naissans, où un sable uni par la herse ôte par-tout l'idée assigeante d'une orgueilleuse stérilité, où la monotonie des groupes & des quinconces amène l'ennui & la fatigue, & où s'élèvent froidement par-ci par-là des gerbes d'eau qui vont se perdre dans un tranquille bassin, & où l'on voit, à des distances égales, de froides statues à moitié couvertes de mousse. Il préfère, dis-je, de beaux aspects, la Nature inégale, mais active, la variété, à cette Nature parée & morte, qu'on a trop longtemps admirée. Il fit bien. Il plantoit pour lui. Il voulut qu'un objet nouveau lui rappelât un souvenir digne de l'occuper. La Nature, a dit Jean-Jacques, est un grand Livre toujours ouvert, heureux celui qui fait y lire! On pourroit dire des Jardins d'Ermenonville, c'est le Livre d'un Savant & d'un Sage, & je viens y lire. Comme tout y est amené, contrasté! comme l'œil se promène délicieusement sur des espaces que le point d'optique, adroitement ménagé, aggrandit & reflète! C'est dans un de ces momens de contemplation mêlée de surprise, cher Comte, que nous nous sommes écriés:

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes!

Je vais essayer de mettre de l'ordre dans ma lettre. Je ne vous répons point d'y apporter le sang-froid du Géomètre, ni l'exaétitude du Géographe; je sens d'avance qu'il me seroit pénible de me tenir en garde contre cet aimable abandon du sentiment.

On arrive à Ermenonville par la forêt de Chantilly, à dix lieues de distance de Paris. On y est porté par une pente douce & sur un sable mouvant. A gauche est un désert. A droite, un pont avec une estacade en bois qui mène au Château, bâti sur une rivière; du Château au village, lieu obscur autre-

fois, couvert par une grande forêt, autrefois cependant habité par Henri IV, qui y venoit chercher le repos, le bonheur & Gabrielle; lieu où la terre a été ensanglantée, & où on retrouve cette inscription désolante :

*Hic fuerunt inventa
Plurima ossa occisorum.
Quando fratres, fratres,
Cives, cives trucidabant.
Tantum religio potuit
Suadere malorum !*

Ce village obscur ne l'est plus. Joseph II accourt du sein de l'Allemagne pour visiter les beautés du parc. Toutes les Nations y viennent maintenant pour contempler un tombeau. Une pierre froide n'est pas ce qui les attire. C'est cette vénération religieuse qu'un grand Homme imprime autour de son cercueil. L'étranger passe sans détourner la tête devant les mausolées orgueilleux de S. Denis & d'Aix-la-Chapelle ; il vient dans une Isle étroite, bordée d'humbles peupliers, baignée par un lac d'une étendue médiocre, il vient baigner ces caractères qu'il lit gravés sur la pierre,

Ici repose

L'Homme de la Nature & de la Vérité.

Il relit avec attendrissement l'építaphe que l'homme qui n'est plus avoit choisie,

Vitam impendere vero.

Et se sent frappé d'une consternation profonde en lisant sur le plomb,

Hic jacent ossa. J. J. Rousseau.

Voilà donc les restes de cet homme étonnant, s'écrie-t-on ! à ce cri succède un silence lugubre. On

ne peut se défendre, en revenant à soi, de chercher des yeux le tombeau de Voltaire, & de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre! Ermenonville deviendrait alors cette partie heureuse de l'Élisée, où Virgile a placé les Philosophes & les Poètes. Rousseau, Voltaire, noms augustes! sans doute ces deux grands Hommes n'eurent point de rapports ensemble. L'un professa la Philosophie douce & polie de Platon & du Lycée; l'autre eut presque toujours la morgue de Diogène; mais l'un & l'autre quelquefois furent inspirés par le même démon qui inspira Socrate. Voltaire présenta avec aménité des vérités pratiques; l'autre ne ménagea point assez notre foiblesse. Voltaire vouloit le bien, & n'eut pas de système; Rousseau, en voulant le bien, s'occupa trop d'un système révoltant. Ils n'eurent point de rapport entre-eux; mais ils eurent les mêmes motifs. Ils ont des titres égaux à nos hommages. Je n'examine point ici l'homme. Je fais tout ce qu'on reproche à Rousseau. Il étoit homme, il fut ingrat, peut-être; son stoïcisme étoit peut-être vanité. Sans doute on auroit eu raison de lui dire ce que Platon disoit à Diogène: Toi qui refuses de t'asseoir sur mes sièges dorés pour te reposer sur ton manteau par terre, au milieu de ma salle, Diogène, tu ne m'en imposes point. Ton orgueil perce à travers les trous de ton manteau. — Oublions l'homme, regardons sa tombe. Elle nous dit: il n'est plus. Ses Écrits doivent nous rendre sa mémoire chère, sur-tout aux Gens de Lettres qui, courant la même lice, seroient flattés d'obtenir des distinctions si honorables. Il en est peu dont on aille contempler le tombeau, & y verser des larmes.

O toi, chère compagne de mon voyage, toi à qui une amitié tendre me lie, belle Amici, pardonne si j'apprends à la postérité que tu répandis des larmes

G v

sur le tombeau de l'Auteur d'Émile & de Julie. Que ne m'est-il permis de déchirer ce voile sous lequel je t'enveloppe; tu serois connue: on diroit en te voyant, elle pleura & couvrit de fleurs le tombeau de Jean-Jacques. Ce peu de mots feroit ton éloge. O quel Homme de Lettres peut se flatter de graver dans l'ame de ses Lecteurs des sentimens aussi profonds!

On s'éloigne à regret de ce tombeau sacré pour parcourir un vallon délicieux: on est tenté, comme le poussin, de s'écrier en le considérant, & *in arcadiâ ego*. Près d'un bassin d'eau vive s'élève une pyramide honorée du nom de Virgile.

Genio P. Virgilii Maronis

Lapis iste cum luco

Sacer esto.

Plus bas sont gravés les noms de Thompson, de Gesner, & de tous ces Chantres heureux des Saisons. Deux arbres entrelacés, & cette devise, *omnia junxit amor*, annoncent le genre de leurs chansons, & peignent d'un trait les sytes différens de ce paisible vallon. Non loin de cette vallée riche & silencieuse, s'élève un temple à la Philosophie qui est resté imparfait. Ce passage de la Nature à la Philosophie est très-ingénieux, & le temple imparfait offre une allégorie non moins ingénieuse. Dans l'intérieur du temple on lit:

Hoc templum inchoatum

Philosophia nondum perfecta

Michaeli Montaigne,

Qui omnia dixit

Sacrum esto.

Sur les colonnes on lit Newton, Descartes, Voltaire, Penn, Montesquieu, J. J. Rousseau; & sur la colonne brisée, *quis hoc perficiet* ! Au-dessus de

la porte, *rerum cognoscere causas*. Un Hermitage modeste & semblable aux temples que les premiers humains élevèrent sans équerre & sans compas à la Divinité, se présente auprès du temple de la Philosophie; la porte de l'Hermitage est tournée vers le temple, avec cette devise:

Au Créateur j'éleve mon hommage
En l'admirant dans son plus bel Ouvrage.

Avançons: Ici la scène varie; l'esprit monté trop haut redescend & se repose sur des objets plus doux. On entre dans le désert. La seule inscription met l'Homme de Lettres en pays de connoissance, & le prépare à ce qu'il va voir,

*Scriptorum chorus omnis
Amat nemus & fugit urbes.*

Le désert est sauvage; mais tout ce qu'il a d'agreste offre par-tout ou une belle horreur, ou un coteau favorisé des rayons du midi, ou une vallée étroite & pittoresque. Des bouquets d'arbres isolés, des prairies presque arides, des filets d'eau, des gîtes conformes au désert. Sur la porte d'une chaumière on lit: *Charbonnier est maître chez lui*. On y retrouve la cabane de J. J.; car il aimoit à être seul; & sur la cabane on lit: *celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté*. C'est avec ce texte, qui fournit assurément à d'abondantes réflexions, qu'on parcourt le désert, l'ame frappée, les yeux occupés, & les sens enchantés; je dis les sens, car un lac qui termine le désert vient y rappeler Héloïse, les aspects semblent y peindre des situations de roman. On songe à Julie sans savoir pourquoi, & on répète avec plaisir:

*Chè non sa comè dolce sospira
E comè dolce parla, e dolce ride.*

G vj

Un rocher, des grottes, des tournans offrent des abris. Des abris! ah! oui, il en est que la foudre respecte!

*Ma pur si aspre vie, ne si selvagge
Cercar non se, eh! amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.*

Un bocage vient contraster délicieusement avec le désert; un pavillon (car l'ame sensible & l'homme éclairé ont présidé à tout) est élevé dans ce bocage, *Otio & musis*. Une grotte est auprès. Un limpide ruisseau serpente au pied de la grotte, un toit de feuillage la garantit des traits importuns du Dieu du jour; un banc circulaire de gazon frais, des feuilles éparfes sur le sol... Ah! tout y suspend le vol du Dieu des Plaisirs, & tout le rappelle sans cesse du pavillon à la grotte, de la grotte au pavillon: il passe sans relâche d'une ottomane où il se croit bien, au gazon où il est encore mieux,

Que le crystal d'une onde pure
A jamais puisse y réfléchir,
Ou les Grâces de la Nature,
Ou les Images du Plaisir!

A quelque distance de-là, il faut entrer dans un bac pour arriver par eau au pied de la tour de la belle Gabrielle.

En cette tour droit de péage
La belle Gabrielle avoit,
C'est de tout temps qu'un François doit
A la beauté foi & hommage.

C'est-là que le bon Henri IV venoit déposer son casque & les lauriers aux pieds de Gabrielle. A la porte de cette forme antique, est suspendue l'armure de Dominique de Vic, Sergent de Bataille d'Henri IV,

qui avoit perdu une jambe à la bataille d'Ivry, & qui, passant deux jours après l'assassinat du Roi dans la rue de la Féronnerie, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba presque mort sur la place même, & expira le lendemain. Ainsi, par l'attention de rapprocher, de grouper & de lier les objets, on a su parler en même temps à l'ame du Peintre, du Poète & de l'Historien. L'Architecture & la coupe de cette tour, le ton des couleurs, & le costume des ameublemens sont par-tout observés avec une vérité frappante. On croit revoir Gabrielle dans son petit salon de forme ovale, qui se termine en donjon, dont la porte est si basse, & où le Roi & l'amant devoit paroître si grand, & ramener sans cesse la vue sur lui. On y relit avec un plaisir nouveau cette Chanson,

Charmante Gabrielle
Percé de mille dards....

M. Sédaine a parodié cet air simple sur un des piliers de la cuisine de Gabrielle, le 16 Mai dernier. A côté de ses vers, les vôtres, cher Comte, peuvent figurer à merveille, & je les livre au Public :

Ici de Gabrielle
Fut l'aimable séjour ;
Ici l'on vit près d'elle
Mars vaincu par l'Amour.
Au nom de cette belle
Sois attendri !
François, il nous rappelle
Le bon Henri.

Il seroit à souhaiter que les Gens de Lettres qui vont visiter ce lieu, y laissassent un souvenir permanent. M. le Duc de Nivernois, cher à la Nation & aux

Lettres à tant de titres , en a donné l'exemple par les vers suivans :

Je ne traiterai plus de fables
 Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux ,
 Où les mortels , devenus presque Dieux ,
 Goûtent sans fin des douceurs ineffables.
 De l'Élisée où tout est volupté ,
 Je regardois le favorable asyle
 Comme un beau rêve à plaisir inventé.
 Mais je l'ai vu , ce séjour enchanté ;
 Oui je l'ai vu , je viens d'Ermenonville.

Voilà mon engagement rempli. C'est à vous à tenir votre parole. Au mois de Mai prochain venez avec moi célébrer à Ermenonville l'anniversaire de notre voyage. Puisse nous y revenir pendant une longue suite d'années ! Femme sensible ! ô toi qui , née d'un sang illustre , comptes dans ta Famille une longue suite de Héros , dont le Père mérita dans les champs de l'estime & les acclamations de l'Armée , & la noble jalousie de Conti , tu reviendras avec moi sur les pas de tes aimables Sœurs , respirer les parfums de ces beaux lieux. La terre t'y présentera toujours des fleurs à effeuiller sur le tombeau d'un grand Homme , l'Amitié aura toujours une voix pour te célébrer , & une bouche pour te sourire.

(Par M. Mayer.)



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Fumée* ; celui du Logogryphe est *Prison*, où se trouvent *Rois*, *nis*, *Sion*, *Rosni*, *Pô*, *Piron*, *son*.

É N I G M E.

DE deux corps séparés on forme ma substance ;
A leur réunion je dois mon existence.
L'un est maigre & léger , l'autre est gras & pesant ;
Un tiers les réunit, puis les met au néant.

Ce tiers est un mordant compère,

De tous les deux véritable vipère.

A leur secours un autre , au nez large & pointu,

Accourt, le met en fuite ;

Il arrête le mal enfin , puis il les quitte,

Fier d'avoir si bien combattu ;

Mais profitant de son absence,

Le barbare revient , sa rage recommence ;

Alors mon tout en proie au feu ,

Me fait dire à la vie un douloureux adieu.

(*Par Mlle à Chablis.*)



LOGOGRYPHE.

LA vanité me donna la naissance ;
 Fier de mon sang je chéris l'opulence ;
 A sa voix seule on me voit me mouvoir ;
 Ma marche annonce le pouvoir ;
 Quelquefois mon triomphe arrache bien des larmes ;
 Mais plus souvent il a beaucoup de charmes ;
 Enfin j'excite & les pleurs & les ris.
 Quelquefois en mon sein je porte l'innocence,
 Mais plus souvent des crimes inouis.
 Aussi craignant le jour, on voit par préférence
 Que pour sortir je recherche les nuits.
 Je ne suis pas les Grâces,
 Cependant pour me voir on vole sur mes traces ;
 Je recèle un aveugle, & ce n'est pas l'Amour.
 Mais c'est assez me mettre au jour,
 Cher Lecteur, aisément tu peux me reconnoître.
 Tu ne peux deviner ?... Décompose mon être,
 Tu trouveras un jeu connu dans tous pays ;
 Un instrument très-peu fait pour la danse ;
 L'adorable soutien de l'empire des lys ;
 Une Famille illustre en France ;
 Un métal précieux ;
 Un nom célèbre dans Venise ;
 Un surnom de bêtise ;
 Le poil qui te borde les yeux ;
 Plus, une note de musique ;

Le petit d'une bique ;
 Ce que l'on craint en mer ;
 Une pièce légère ;
 Ce qui souvent partage l'Angleterre ;
 Ce que portoit autrefois un Archer ;
 Ce qui nous fait aux pieds un mal insupportable ;
 Enfin , aux yeux des Juifs , une chair excécrable.
 (Par M. Orillon.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

OBSERVATIONS sur le Magnetisme animal
 par M. d'Eslon , Docteur-Régent de la
 Faculté de Médecine de Paris , & premier
 Médecin ordinaire de Monseigneur le
 Comte d'Artois, vol. in-12. A Paris, chez
 Didot, Saugrin & Cloufier.

LES prétendus moyens de guérir sont au-
 jourd'hui si nombreux, si compliqués, qu'il
 est impossible au Médecin le plus laborieux
 d'en connoître la vingtième partie , & par
 conséquent de choisir avec connoissance de
 cause ceux qui méritent la préférence. Quel
 service ne rendroit pas à la société l'homme
 de génie qui , à toutes les drogues de nos
 Apothicaires & de nos Empyriques ,
 substitueroit un remède universel , une
 méthode simple , facile , & jamais dange-
 reuse ? M. Mesmer, Docteur en Médecine

de la Faculté de Vienne, croit posséder ce secret inappréciable. Il ose même entreprendre la guérison des malades abandonnés des Médecins; ce ne sont ni des remèdes qu'il fait prendre intérieurement, ni des topiques appliqués à l'extérieur; il ne se sert d'aucune substance médicameuteuse, & semble opérer par une sorte de prestige; le seul attouchement lui suffit. Une méthode aussi étrange a dû révolter d'abord & les incrédules, & les hommes dévoués à la routine. Sa promesse de guérir indistinctement toutes les maladies, a mis le comble à la prévention; enforte qu'aujourd'hui M. Mesmer se trouve relégué dans la classe des Charlatans, malgré les prétendues merveilles qu'il opère chaque jour aux yeux de plusieurs personnes, dont le témoignage mérite quelques égards.

Un sage Scepticisme nous dit de n'admettre qu'avec circonspection les nouveautés en tout genre; mais ici les Savans n'ont-ils pas porté trop loin leur dédaigneuse incrédulité? Toute vérité nouvelle est presque toujours rejetée, par la seule raison qu'elle est nouvelle. Parvenus à l'âge de maturité, les hommes instruits se persuadent difficilement qu'on puisse savoir autre chose que ce qu'ils savent; jaloux de leurs opinions, ils les défendent comme une portion d'eux-mêmes, & regardent en pitié ou avec humeur tout ce qui s'écarte des idées reçues. Rarement une génération profite des décou-

vertes qu'elle a vu naître. On en pourroit citer mille exemples, qui tous devroient nous engager à ne point juger M. Mesmer fans l'entendre.

M. d'Ellon, Médecin de Paris, aussi recommandable par ses lumières, que par la droiture de ses intentions, va lui servir d'interprète.

« Dans l'origine, j'ai entendu citer des
 » faits très-extraordinaires, nous dit ce
 » Médecin, mais en même-temps très-
 » intéressans. J'ai mieux aimé les examiner
 » que de les dédaigner. L'occasion m'a été
 » favorable, j'en ai profité. J'ai vu, je vois,
 » & je dis tout uniment ce que je vois, ce
 » que j'ai vu... Je suis Médecin. Par état,
 » la matière que je traite est de ma compétence.

« Avant d'aller plus loin, je crois à propos d'observer, pour la clarté de ce qui va suivre, que l'on s'exprime imparfaitement lorsqu'on dit que M. Mesmer guérit des maladies par la vue & l'attouchement. Ici la vue & l'attouchement ne sont rien par eux-mêmes; ils sont de simples conducteurs du Magnétisme animal qui agit très-puissamment, procure des douleurs plus ou moins vives, des crises, &c. J'avertis tous ceux qui penseroient à suivre ce traitement, qu'ils doivent s'attendre à des crises plus ou moins douloureuses, à des sueurs longues & abondantes, à des expectora-

» tions , à des évacuations par les urines ,
 » par les voies ordinaires , quelquefois si
 » considérables , qu'il est presque ridicule
 » de le dire & de le croire. » Si la médecine ne guérit qu'en produisant de pareilles crises, en expulsant, par les différens émonctoires placés à la surface du corps , les matières hétérogènes qui en oppriment les forces , M. Mesmer ne diffère donc des autres Médecins que par les moyens qu'il met en œuvre pour produire ces crises. Quelque agent qu'il emploie , quelque nom qu'il donne à sa méthode , elle est bonne s'il parvient à son but : que ce soit l'aimant , l'électricité , ou tout autre moyen , peu importe. Guérit-il , ou ne guérit-il pas ? M. d'Esion nous assure qu'il a vu operer plusieurs guérisons ; il en rapporte différens exemples pris dans tous les genres de maladies , telles que les fièvres milliaires , les obstructions , les marasmes , les cancers occultes , les cécités , les surdités , les épilepsies , les paralysies , &c. M. d'Esion a plus fait , il s'est soumis au traitement de M. Mesmer. Depuis dix ans j'étois sujet , dit-il , à une douleur d'estomac , provenant d'une obstruction au petit lobe du foie ; elle m'incommodoit fréquemment , & en tout temps je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. J'avois encore un embarras dans la tête , & un froid continuel à la tempe droite qui me gênoit beaucoup les jours de travail

& de fatigue. Je me mis au traitement de M. Mesmer, & j'ai eu, comme les autres, mes crises, mes évacuations, mes douleurs au foie, mes tourmens de tête; mon front s'est pelé, & j'ai été soulagé. Néanmoins mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du Magnétisme animal, que je n'en aurois point parlé, s'il ne donnoit l'assurance que j'écris d'après des épreuves personnelles.

« Le Magnétisme animal fort continuel-
 » lement des yeux, des mains, des pieds,
 » & par tous les pores de M. Mesmer, &
 » cependant il ne lui occasionne point de
 » sensations apparentes. Ce Médecin a-t-il
 » besoin d'être éprouvé? Il ne fait proba-
 » blement que changer la direction du
 » Magnétisme, & cet agent opère les révo-
 » lutions non exagérées dont je viens de
 » parler. »

M. Mesmer ajoute que cet agent a été connu autrefois chez les peuples anciens, qui en avoient fait un système; *il tient, dit-il, aux plus belles théories, & sa connoissance nous éclairera sur la nature du feu, de la lumière, de l'électricité, de l'aimant, du flux & reflux, & de l'attraction; & lorsqu'il sera connu, on sera surpris de l'avoir ignoré si long-temps.*

M. d'Eslon nous assure que le Docteur Mesmer est tout disposé à communiquer sa découverte. « Ce Magnétisme animal, lui
 » fait-il dire, n'est pas ce que vous appelez

» un secret. C'est une science qui a ses
» principes, ses conséquences & sa doc-
» trine. Le tout est ignoré jusqu'à présent,
» j'en conviens ; mais c'est précisément par
» cette raison qu'il seroit absurde de vou-
» loir me donner des juges qui ne com-
» prendroient rien à ce qu'ils prétendroient
» juger. Ce sont des élèves, & non des
» juges qu'il me faut. Aussi mon objet
» est-il d'obtenir d'un Gouvernement quel-
» conque, une maison publique pour y
» traiter des malades, & où il seroit aisé
» de constater, à l'abri des discussions ulté-
» rieures, les effets salutaires du Magné-
» tisme animal. Après quoi je me charge
» d'instruire un nombre fixe de Médecins,
» laissant à la sagesse du même Gouverne-
» ment la plus ou moins grande, la plus ou
» moins prompte publicité de cette décou-
» verte. Si mes propositions sont rejetées
» en France, je ne la quitterai pas sans dou-
» leur, mais enfin je le ferai. Si elles sont
» rejetées par-tout, j'espère ne pas manquer
» d'asyle. Enveloppé de mon honnêteté, à
» l'abri de tout reproche intérieur, je ras-
»semblerai autour de moi une foible por-
» tion de cette humanité à qui j'aurai tant
» désiré d'être plus généralement utile, &
» alors il sera temps de ne consulter que
» moi sur ce que j'aurai à faire. Si j'en agis-
» sois autrement, il arriveroit que ce
» Magnétisme animal seroit traité comme
» une mode ; chacun voudroit briller, & y

» trouver plus ou moins qu'il n'y a ; on en
 » abuseroit, & son utilité deviendroit un
 » problème dont la solution n'auroit peut-
 » être lieu qu'après des siècles. On en peut
 » juger par ce qui s'est passé au sujet de
 » l'inoculation. Si elle avoit été donnée au
 » Public avec plus de réserve, il est à croire
 » qu'on trouveroit moins de cœurs pater-
 » nels tremblans à la seule idée d'épargner
 » à leurs enfans des dangers à peu-près
 » inévitables. »

Tel est le langage du Docteur Mesmer ;
 il nous paroît que l'exemple de l'inoculation
 est fort mal choisi pour justifier sa conduite
 jusqu'ici pusillanime & trop mystérieuse.
 L'offre d'initier quelques élus dans les se-
 crets de son art, nous semble également
 indigne d'un véritable Médecin : tout mys-
 tère doit être à jamais proscriit du sanctuaire
 des sciences. Si l'on eût donné un libre cours
 aux vérités & aux découvertes, les connois-
 sances humaines seroient maintenant par-
 venues à un très-haut degré de perfection,
 & les Empires ne gémiroient point sous
 une effroyable multitude d'abus & d'erreurs.
 En supposant que M. Mesmer soit réelle-
 ment possesseur d'une découverte impor-
 tante, il faut avouer qu'il connoît bien mal
 ses intérêts : comment peut-on s'entendre
 qualifier de visionnaire & d'imposteur,
 tandis qu'on pourroit obtenir les titres
 d'homme de génie & de bienfaiteur de
 l'humanité ?

ADÉLAÏDE, ou l'Antipathie pour l'Amour,
Comédie en deux Actes, en vers de dix
syllabes. A Paris, chez la Veuve Duchefne,
Libraire, rue S. Jacques.

RIEN de plus simple que l'action de cette Comédie, dont nous avons déjà rendu un compte abrégé dans le trentième Numéro de ce Journal, page 183. M. de Meillecourt a deux filles : l'une, nommée Hortense, est sur le point d'épouser Dorval; l'autre, nommée Adélaïde, a inspiré le plus tendre amour à Farville, jeune homme dont son père fut le tuteur, & doué des qualités les plus heureuses; mais elle ne partage point sa tendresse. Liée au Couvent avec une infortunée dont l'Hymen a causé tous les malheurs, elle tremble d'éprouver quelque jour le sort de son amie, en conséquence elle est résolue à ne donner jamais ni son cœur ni sa main. Cette résolution, fruit de la crainte & de l'inexpérience, chagrine beaucoup Dorval, Hortense, Meillecourt, & sur-tout Farville : la tendresse & les vertus de ce dernier peuvent faire évanouir les terreurs d'Adélaïde, mais il faut l'aider dans cette entreprise, & amener insensiblement la jeune personne à la connoissance de son erreur. C'est sur ce projet qu'est établi tout l'intérêt de la Pièce.

Voyons

Voyons quels sont les moyens qu'a employés l'Auteur, & si son Ouvrage est digne des éloges que nous lui avons donnés, éloges qu'on nous a déjà reprochés, tant de bouche que par écrit.

Le premier soin de M. de Meillecourt est de mettre sous les yeux de sa fille le tableau de l'amour délicat & de l'hymen heureux. Père trop tendre, homme trop sage pour vouloir repousser avec dureté le système d'Adélaïde, il répond à ses idées avec la douceur, la modération, la sensibilité d'un ami. Nous allons copier ce morceau tout entier.

Au brillant du bel âge

Tu réfléchis, tu penses comme un sage;

Mais, mon enfant, je suis vieux, j'ai vécu.

L'homme, son cœur, son esprit m'est connu;

Et je fais trop que la raison humaine,

Cette raison si sublime & si vaine,

Ne peut, hélas! faire notre bonheur.

Trop jeune encor, tu méconnois ton cœur;

Ce cœur est né pour devenir sensible:

Il a besoin d'un goût tendre & paisible

Qui le dérobe à des jours plein d'ennui,

En le forçant à vivre pour autrui.

Oui, c'est l'Amour qui détruit l'amertume

De tant de soins où l'homme se consume;

Il nous soutient, il charme nos momens;

Et le bonheur appartient aux amans.

Sam. 26 Août 1780.

H

Si je pouvois avec des traits de flamme
 Peindre à tes yeux & graver dans ton ame
 Ces plaisirs purs & ces tendres bienfaits
 Que l'Amour seul prodigue à nos souhaits !
 Si , rappelant une épouse chérie ,
 Dont les enfans m'attachent à la vie ,
 Je t'exprimois nos doux épanchemens ,
 La vive ardeur de tous nos sentimens ;
 Son amitié féconde , ingénieuse ;
 Ma complaisance active , industrieuse ;
 Ses tendres soins qui cherchoient mes desirs ;
 Mon cœur ému qui goûtoit ses plaisirs . . .
 Ma chère enfant , peins-toi ma destinée !
 Après vingt ans d'amour & d'hymenée ,
 Nous respections , nous chérissions nos nœuds ,
 Nous nous aimions & nous étions heureux .

Cette peinture , à laquelle on ne peut reprocher que de très-legères négligences , faite d'ailleurs pour plaire à toutes les ames sensibles , attendrit Adélaïde , & la prépare à de plus grandes émotions. Mais il faut faire mouvoir plus d'un ressort pour convaincre un jeune esprit égaré par une raison trompeuse. Ardent , impétueux comme on l'est à vingt-cinq ans , Farville peint quelquefois son amour avec des transports capables de donner une nouvelle force aux craintes de son amante ; Hortense l'engage non-seulement à les modérer , mais encore à dissimuler , à paroître n'écouter que la

seule amitié. Farville y consent avec inquiétude. La contrainte qu'il éprouve à feindre, son cœur toujours prêt à le trahir, le désespoir intérieur qu'il ressent quand il voit Adélaïde se réjouir de ce qu'il renonce à l'amour, ses transports prêts à éclater, sa brusque sortie, tous ces mouvemens contribuent à rendre la scène où les deux amans se voient pour la première fois en présence des spectateurs, aussi intéressante que comique. Le trouble de Farville n'a point échappé à l'œil d'Adélaïde; elle le soupçonne d'être encore son amant, mais elle n'en tient pas moins à son premier projet. Dans cette scène, une des plus agréables de l'Ouvrage, Hortense rappelle à sa sœur avec beaucoup d'adresse toutes les vertus de Farville, en affectant de les trouver estimables, mais faites pour amener l'ennui; en opposition de son caractère, elle met le tableau d'un élégant, d'un fat, qui fait, dit-elle, rendre l'amour charmant. Cette injustice apparente d'Hortense pique Adélaïde, qui se retire en le laissant paroître. *Fort bien*, dit sa sœur qui termine le premier acte par cette réflexion.

. . . . Fort bien ! l'humeur la prend.

Ceci, je crois, n'est pas indifférent :

Contraignons-la de descendre en soi-même ;

D'aimer enfin, & d'avouer qu'elle aime.

Farville & Adélaïde ouvrent le second

H ij